

# CONTES CRUELS ET QUOTIDIENS

## La brièveté inquiétante sied à Françoise Pirart

L'insolite au quotidien n'est pas une mince affaire. Il s'agit d'avoir, au-delà des trames plus ou moins étranges que l'on affabule, l'art de distiller, chez le lecteur, cette inquiétante étrangeté qui le plonge dans le trouble et le malaise. C'est la raison pour laquelle toute une littérature de l'étrange manque sa cible, parce qu'elle n'a pas les moyens littéraires de sa politique. Voici un jeune auteur qui, pour sa première incursion dans le registre de la nouvelle paisiblement fantastique, se montre parfaitement à la hauteur de l'enjeu.

De Françoise Pirart, on connaissait trois romans jusqu'ici. Le premier était historique, le deuxième réaliste et même naturaliste, le troisième tenait de la médecine-fiction: on la sentait, à chaque fois, soucieuse de résoudre les problèmes que pose un genre précis, et préoccupée

de se montrer de taille à les contrôler.

Cette fois, dans ces histoires rassemblées sous le titre «L'Oreiller», elle échappe aux contraintes de la dimension plus ou moins imposée des textes, elle est beaucoup plus libre, et adapte la forme de chacun d'entre eux à leur argument, renforçant de la sorte leur efficacité, qui est impressionnante.

Elle doit être beaucoup allée à l'école des romancières anglaises, ces expertes en terreurs domestiques. Elles s'entendent à raconter de la façon la plus paisible des tragédies quotidiennes dont la gravité est comme renforcée par la banalité du décor où elles se déroulent. Pirart, de plus, s'entend à nous surprendre à chaque fois, parce que les intrigues qu'elle noue au petit point, en brodeuse d'épouvantes, ne se terminent pas nécessairement mal! Il peut même arriver qu'elles débouchent sur

une solution, un apaisement. Mais elle ne nous donne aucun moyen de le prévoir, de sorte que la tension qu'elle crée est double: elle est liée à la fois à l'économie de sa narration, et au caractère imprévisible de sa vision du monde. Pirart n'est ni optimiste ni pessimiste, elle est aléatoire. Et, d'une certaine façon, c'est pire.

On s'en fait vraiment pour ce couple de retraités très épris l'un de l'autre, et l'on appréhende que l'hibiscus qui envahit leur habitation ne finisse par les étouffer. On ne s'inquiète pas tellement pour ces restaurateurs italiens qui subissent les assiduités d'un chien de rue. On tremble pour ce voyageur pris en charge par un chauffeur de taxi qui a commis un meurtre. On s'amuse plutôt de la bizarre expérience d'un psychologue qui se laisse emprisonner pour mieux étudier les conditions de détention des repris de justice.

À chaque fois, Pirart parvient à nous dérouter, à avoir raison de nos pressentiments, à nous démontrer que rien n'est simple, que la vie a plus d'un tour dans son sac, et que les bons conteurs sont ceux qui rendent le mieux compte de l'infinité de ses possibles. Et elle est, d'évidence, une bonne conteuse.

L'ensemble comporte, de plus, avec la nouvelle «Chère Miss Bates», un tour de force: il s'agit de la lettre assassine, c'est le cas de le dire, qu'une machiavélique épistolière adresse à l'un de ses voisins. Ici, le lecteur est exposé à une forme de cruauté mentale extrême, d'autant plus éprouvante qu'elle s'exprime avec une élégance d'expression exquise. Ne comptez pas faire de doux rêves sur «L'Oreiller»...

J. D. D.

*Françoise Pirart, «L'Oreiller», Luce Wilquin éditrice, 128 p.*